

LE CONFINEMENT : UN NOUVEAU MODE DE VIE ?

Philippe GRANAROLO

Introduction

En 2005, dans un paragraphe de mon livre *Pour une école du Gai Savoir* intitulé *Coupage d'électricité* ¹, j'avais imaginé une variante des *Hikikomoris* japonais, ces individus qui s'enferment dans leur appartement pendant des mois et ne communiquent plus avec les autres que par écrans interposés. J'ignorais bien sûr que quinze ans plus tard, durant les deux mois du confinement du printemps 2020, nous allions tous devenir malgré nous des *Hikikomoris*. Avec le recul qui est à présent le nôtre, et alors que nous sommes prisonniers d'un second confinement, comment pouvons-nous interpréter cette période ? S'est-il agi d'une simple parenthèse dans nos existences ? Ou avons-nous vécu ce que certains sociologues ont dénommé une « bifurcation » ? Avons-nous vécu une « révolte de la vie contre un prédateur qui tue la vie » ? Ou doit-on aller jusqu'à affirmer que la pandémie du Covid-19 a entraîné un « changement de paradigme » ?

Le « monde d'avant »

Le paradigme du monde d'avant

Les époques de l'histoire sont régies par des paradigmes qui organisent le fonctionnement individuel autant que collectif. On nomme « paradigme » le modèle des modèles, l'image de la réalité qui déterminent le ressenti et les décisions de chacun. Le « monde d'avant » était régi par un ancien paradigme dominé par quatre principes : Mondialisme / Économisme / Progressisme / Nécessitarisme (l'immodifiable).

a) Mondialisme

Nos économies étaient mondialisées. Une division du travail à l'échelle planétaire avait été mise en place. La loi de l'offre et de la demande régissait le marché mondial sur lequel les gouvernements avaient très peu d'emprise.

b) Économisme

La marge de manœuvre des États se réduisait toujours davantage. Les grands groupes, en particulier les GAFAMI américains (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft, IBM), et les BATX chinois (Baidu, Alibaba, Tencent et Xiaomi), dirigeaient l'univers numérique et menaient le monde.

c) Progressisme

Notre planète était propulsée vers le toujours plus, un toujours plus qui s'était en particulier emparé du domaine biologique. On nous promettait un allongement spectaculaire de la durée de vie, la disparition des maladies génétiques, et à moyen terme l'élimination de la mort.

d) Nécessitarisme

Cette marche de la planète était conçue comme irréversible, nul n'était en mesure de la freiner, et les gouvernements aussi bien que les citoyens étaient condamnés à accepter un processus absolument inéluctable.

Les leçons du précédent changement de paradigme

Le monde avait déjà connu des changements de paradigme. Le plus proche de nous fut la révolution des XVI^e et XVII^e siècles, quand la Terre perdit sa position centrale dans le cosmos, et que les Européens découvrirent son mouvement autour du soleil, sa rotondité, et son caractère infinitésimal dans l'univers infini. Ce changement de paradigme suscita de très fortes résistances de l'ancien modèle, une terrible répression s'abattit sur les porteurs du nouveau paradigme (Giordano Bruno fut brûlé vif à Rome en 1600, Galilée fut traîné devant le Tribunal de l'Inquisition en 1633). Mais le nouveau modèle finit par triompher de ces résistances, car lui seul était en harmonie avec les réalités que vivaient dorénavant les hommes (voyages des grands navigateurs autour de la Terre, lunette de Galilée, etc.).

L'inattendu

La brutalité du basculement

Rares ont été les secousses de l'histoire qui font naître chez tous les hommes de la planète un même espoir ou une même peur. Les choses se sont déroulées à une vitesse absolument extraordinaire. On tend à oublier qu'en janvier 2020 presque personne ne prenait au sérieux le Coronavirus. Quelques semaines à peine ont suffi au Covid-19 pour affecter la Terre entière et rappeler à des milliards d'êtres humains leur vulnérabilité.

Un indice intéressant : les nouveaux mots du confinement ²

Pour les individus confinés, la semaine ne comporte plus qu'un seul et même jour qui se répète en boucle : on nomme cette unique journée « lundimanche ». On se téléalue, on fait des télépauses, on se télédéconnecte. La frontière entre vie professionnelle et privée a fondu. Il nous obsède, ce coronavirus, comme l'appelle un enfant de trois ans que sa mère se garde bien de corriger. On s'organise des coronapéros à distance.

Une nouvelle temporalité

C'est à propos de la notion du temps que les modifications les plus spectaculaires se sont produites.

a) Le ralentissement du monde

Le sociologue allemand Harmut Rosa, auteur en 2010 d'un remarquable ouvrage, *Accélération. Une critique sociale du temps*, avait réfléchi sur l'accélération du temps qui caractérisait nos sociétés. Il se demandait si cette accélération était inéluctable, tout en repérant des mouvements de résistance à cette accélération (le « slow-time »). Pour Harmut Rosa, la crise du coronavirus démontre que le renoncement à l'accélération n'est pas un fantasme. La politique a les moyens de décider le ralentissement et peut contrôler l'économie.

b) Le retour du long terme

Ainsi que le note le physicien Étienne Klein, nous avons vécu « un mélange paradoxal d'urgence et de calme, de course contre la montre et de confinement tranquille, d'hyperconnectivité numérique et d'immobilisation sociale ». Lors des pandémies des siècles passés, on a toujours observé des mécanismes d'amnésie collective qui ont succédé au phénomène. Se pourrait-il que le petit *Coronavirus* échappe à cette fatalité ? Avant la pandémie, le seul futur qui nous était réservé semblait l'effondrement annoncé par les collapsologues. Il semble que la pandémie soit capable de nous amener à réinvestir l'idée de futur. L'annonce de la *fin du monde* a laissé place à l'idée qu'un autre monde pourrait naître, celui qu'on dénomme le « monde d'après ».

c) Réinvestir le temps subjectif

En abandonnant par force nos activités extérieures, nous sommes invités à plonger et dans notre espace intérieur pour autant, bien entendu, que nous sommes capables de résister aux tentations multiples de nos écrans : télévisions, ordinateurs, smartphones, vidéos, liens... Quelle vie intérieure allons-nous pouvoir nourrir si nous acceptons cette invitation ? Un besoin de spiritualité s'est fait jour : quelles conséquences aura-t-il ? Il est difficile de le préciser aujourd'hui.

L'entrée dans le nouveau

Dans un beau texte intitulé « Renaître » disponible sur le site *Fondapol*, Jean-Philippe Piéron écrit : « Je voudrais, maintenant que cette histoire est déjà derrière nous, mais tellement ancrée en moi, vous raconter ce qu'il nous est arrivé lorsque, après plusieurs mois d'absence, nous sommes rentrés au pays. Entre-temps, chose étrange, ce dernier avait changé de nom. Il se nommait maintenant le *Monde d'Après*. Ce que nous avons expérimenté seuls, sur notre île, d'autres l'avaient-ils également éprouvé ; et si oui, pouvions-nous en faire l'occasion pour changer nos modes de vie et même notre société ? Et dans l'affirmative, comment cela allait-il se faire ? Le confinement a été l'occasion d'expérimenter une utopie concrète. Nous y avons appris à perdre, pour pouvoir re-naître à nos désirs d'être ».

Les paradoxes du coronavirus

Ce sont les affirmations contradictoires qui « déboussolent » nos contemporains

Pour les Souverainistes, la pandémie est due à la mondialisation, pour les Verts, c'est la faute à la croissance, pour les Étatistes, c'est la faute au libéralisme, et pour les Libéraux, "c'est la faute à l'étatisme ". Les énoncés contradictoires ont fusé partout : tests, masques, essais thérapeutiques, voire chiffres de mortalité. Rappelons que la plus grande pandémie de l'histoire, la Peste noire, est survenue au Moyen Âge, au milieu du XIV^e siècle, dans des sociétés autoritaires et/ou féodales, vivant en pénurie alimentaire chronique et où la biodiversité se portait à merveille.

Les principaux paradoxes

a) Le Covid nous relie / Le Covid nous sépare

- Le Covid nous relie :

Le virus fait preuve d'une capacité inédite à nous relier, nous, les hommes. Mais il accomplit presque simultanément la prouesse inverse : celle de nous couper les uns des autres, de nous assigner à résidence. En fait, le Covid, tout d'un coup, focalise l'attention de tous. Il est question de vie ou de mort : dans toutes nos petites bulles, dans tous « nos petits mondes », le Covid est présent. Ce qui se passe autour de lui nous impacte tous de près ou de loin, nous regardons tous dans sa direction. Il crée comme un goulot d'étranglement vers lequel tous nos petits mondes, qui étaient parallèles jusqu'alors, se mettent à converger.

- Le Covid nous sépare :

Le confinement, même s'il est justifié (ce qui reste à démontrer), est la négation de l'être-ensemble, peut-être pour assurer la survie de l'ancien paradigme économiciste et politique, et pour nous faire oublier l'indépassable fragilité de l'humain.

b) Le Covid crée de la solidarité / Le Covid nous rend égocentriques à l'extrême

- Le Covid crée de la solidarité :

De multiples formes de solidarité ont vu le jour pendant le confinement : applaudissements des soignants aux balcons, prise en charge des anciens, explosion de l'usage des réseaux sociaux, etc.

- Le Covid accentue notre égocentrisme :

Mais on a constaté parallèlement la peur de l'autre et un repli sur soi peut-être voulu par le politique. Rousseau ne l'avait-il pas prophétisé dans son *Essai sur l'origine des langues*, au chapitre XX : « Les sociétés ont pris leur dernière forme : on n'y change plus rien qu'avec du canon et des écus ; et comme on n'a plus rien à dire au peuple, sinon, *donnez de l'argent*, on le dit avec des placards au coin des rues, ou des soldats dans les maisons. Il ne faut assembler personne pour cela : au contraire, il faut tenir les sujets épars ; c'est la première maxime de la politique moderne ».

Le confinement est ancré sur la peur de chacun par rapport à chacun et la sortie du confinement a été encadrée par des règles de « distanciation sociale » fondées sur le soupçon et la peur. Et si le « confinement » était le passage à la limite de l'individualisme qui, depuis la Réforme protestante, fit le succès de l'« esprit du capitalisme » cher à Max Weber. « Gestes barrières », « distanciation sociale », symbolisent ce que le moralisme du XIX^e siècle nommait « le mur de la vie privée ». Chacun chez soi, chacun pour soi.

c) Le Covid nous effraie / Le Covid nous ouvre de nouvelles possibilités

- Le Covid nous effraie :

Pendant toute cette crise sanitaire, nous avons tous partagé un sentiment plutôt désagréable, le sentiment douloureux de l'incompréhension. On était bombardé d'idées, de propos contradictoires, on ne parvenait pas à comprendre les choix et les décisions des uns et des autres. Depuis le mois de mars nous cherchons tous désespérément LA réalité, la réalité unique, dans la valse des études, des avis contradictoires.

Quelques exemples : Le masque, c'est la solution / Non, les masques sont inutiles. La chloroquine, c'est le remède miracle / Non, la chloroquine est une escroquerie. Le confinement ? Oui, c'est l'arme absolue / Non, il faut laisser la liberté de se déplacer. Le virus est aéroporté ? / Non, il n'est pas aéroporté. Une deuxième vague inéluctable / Non, une marée descendante, et on pourrait continuer longtemps à égrener cette litanie. Toutes ces affirmations nous viennent du monde scientifique lui-même, rappelons-le. Protection généralisée, volonté d'éliminer toutes les maladies transmissibles : cette « pasteurisation » de la société est, à bien des égards, tout à fait louable. Mais quand elle devient une idéologie technocratique, ne devient-elle pas elle-même pathogène ?

- Le Covid nous ouvre de nouvelles possibilités

Revenons aux leçons d'Harmut Rosa. Il est probable qu'une fois la crise surmontée, les sociétés vont s'employer à rétablir les vieilles routines, à remettre en route la machine aussi vite que possible. « Nous nous trouvons cependant à un " point de bifurcation ", qui pourrait rendre possible un changement de sentier social », note Harmut Rosa. Aucun modèle ne peut prévoir ce qui va se passer ensuite, et la raison en est que cet avenir dépend de notre *action* beaucoup plus que de notre savoir.

d) Le Covid détruit nos économies / Le Covid dynamise nos économies

- Le COVID détruit nos économies :

Effondrement du PIB, explosion du chômage, faillite des entreprises, etc.

- Le COVID dynamise nos économies :

Prenons l'exemple privilégié de *Zoom*, ce service qui permet à de nombreux utilisateurs de se réunir virtuellement et d'échanger comme s'ils étaient en « présentiel ». À la joie de rencontrer par écrans interposés, le créateur de ce service qui permet chaque jour à plus de deux cents millions de personnes dans le monde de se parler, entre amis, en famille ou à l'occasion d'une réunion de travail entre collègues, s'ajoute un sentiment de soulagement : nous ne sommes pas les seuls à être parfois gênés de discuter face à la caméra.

La plateforme *Zoom* a été imaginée en 2011. En décembre 2019, grâce à la pandémie, elle a réuni deux cents millions d'utilisateurs contre dix millions quelques mois plus tôt. *Zoom* permet dans sa version payante (18,99 dollars par mois et par poste de travail) de parler à cinq cents personnes en même temps, contre cent personnes dans la version gratuite. Sa philosophie est ainsi résumée par son fondateur : « *Zoom* peut offrir une meilleure expérience qu'un rendez-vous physique. » Un doux rêve ? « Nos services municipaux apprécient sa simplicité d'utilisation et qu'il soit peu gourmand en bande passante ». *Zoom* a progressé de 66 % en une semaine au mois d'avril 2020.

Un nouveau paradigme

Les quatre caractéristiques majeures de l'ancien paradigme que nous avons notées dans notre première partie sont toutes remises profondément en cause.

Remise en question du mondialisme

Avec la pandémie, et surtout avec le confinement, nous avons assisté à une valorisation inattendue des circuits courts et à un éloge du localisme qui laissera inévitablement des traces.

Remise en question de l'économisme

Opérons un dernier retour aux leçons d'Harmut Rosa. Grâce à la pandémie, le ralentissement n'apparaît plus comme un fantasme nostalgique et rétrograde, ainsi que l'affirmaient les critiques de cette idée, mais comme un fait macrosocial majeur. De plus, ce ralentissement est bien le résultat d'une action politique conduite par des gouvernements démocratiquement élus - et non l'effet direct du virus. Nous redécouvrons l'efficacité du politique. En quelques semaines, nos États ont été aptes à mettre en œuvre une capacité d'action inédite contre la logique des marchés financiers, contre les grands groupes, et contre l'intérêt des entreprises.

Remise en cause du nécessitarisme

La crise sanitaire que nous traversons pourrait être une répétition générale à petite échelle de la grande crise écologique dans laquelle nous sommes entrés, et à laquelle nous ne répondons jusqu'à présent que de façon balbutiante. Apparaissent désormais comme pouvant être stoppés, ou du moins rigoureusement encadrés, ces processus qu'on disait inarrêtables - expansion des chaînes de production transfrontalières, croissance de mégapoles urbaines toujours plus interconnectées, homogénéisation globale des habitudes de consommation.

Remise en cause du progressisme

À partir de Descartes, nous nous sommes engagés sur le chemin de la maîtrise. Et Descartes, qui est un grand admirateur de Galilée, nous a annoncé que les hommes allaient devenir « comme maîtres et possesseurs de la nature ». Qu'ajoute Newton un peu plus tard ? Pour dominer la nature, il faut qu'on puisse la mettre en formules mathématiques pour la comprendre, la maîtriser et la transformer. Et pour ce faire nous l'avons installée, nous l'avons limitée, nous l'avons véritablement cantonnée, dans un cadre à quatre dimensions, trois dimensions d'espace, hauteur, longueur largeur, et la quatrième dimension qui est le temps. Définie dans ce cadre à quatre dimensions, dans cette boîte en fait, la réalité peut devenir quelque chose d'objectif, d'extérieur à nous, que nous partageons tous et que nous pouvons maîtriser.

Un paradigme met longtemps à produire tous ses effets. Il a fallu les catastrophes du XX^e siècle, Hiroshima, Tchernobyl, la disparition d'innombrables espèces, le réchauffement climatique... pour qu'on découvre le caractère dangereux du paradigme progressiste. Mais comme pour les paradigmes antérieurs, le paradigme progressiste résiste à tout ce qui peut le remettre en cause.

En effet, on s'aperçoit que malgré Tchernobyl, malgré les désastres écologiques, le progressisme a continué à se déployer. Alors qu'il aurait dû reculer, il a pris au contraire une forme exacerbée, et même extrême à la fin du siècle dernier, avec un discours qui dominait le paysage il n'y a pas très longtemps, avant la pandémie mondiale : le « transhumanisme ». Ce transhumanisme est porté par un courant, le courant gnostique, qui est très puissant dans les universités américaines. On peut résumer ainsi ce courant gnostique : il considère que la nature est mauvaise, que notre corps est une construction défectueuse, *faulty construction* disent les Anglo-Saxons. Nous devons reprendre les choses en main, nous devons en finir avec la maladie, avec la mort même. L'homme s'imaginait qu'il était à deux doigts de devenir divin : rappelez-vous le best-seller mondial qui a précédé la pandémie du COVID, celui de l'écrivain israélien Yuval Noam Harari, « Homo Deus » « Homme Dieu ».

On peut craindre que la crise sanitaire enflamme encore plus cette volonté de maîtriser la nature. Le progressisme ne va-t-il pas ressurgir plus puissamment ? Ne va-t-on pas désespérément s'y accrocher ? Certains le pensent, je ne le crois pas. Le progressisme va continuer à agoniser sans doute, quelque temps, il n'est pas mort, mais il est bien en train d'agoniser. On peut sans prendre de risque, me semble-t-il, annoncer la fin inéluctable du progressisme.

Deux arguments pour appuyer cette thèse.

Il y a d'abord un argument historique : aucun paradigme n'a résisté durablement dans le passé aux profondes remises en cause qui l'ébranlaient. Pensons à Galilée qui remet complètement en cause le paradigme antique. Le progressisme avait commencé à se fissurer bien avant la pandémie du Covid, le virus n'a fait qu'accélérer un effondrement qui était en œuvre depuis déjà bien longtemps.

Ensuite un argument philosophique ou psychologique : ce que nous avons vécu a été si violent, si brutal, si inattendu, le fait que personne n'avait prophétisé cette pandémie, la façon dont nous avons basculé en quelques semaines à peine dans une nouvelle configuration, tout cela a contribué à nous ouvrir les yeux, à ébranler l'idée d'un modèle stable du monde, d'un modèle éternel de la réalité.

Une certitude : nous ne serons plus jamais dans l'abondance, dans le monde de la consommation déchaînée que nous avons connue. Nous avons découvert la nécessité absolue de la frugalité. Mais celle-ci peut se décliner de mille manières, par exemple la logique du « moins mais mieux ».

Seul l'avenir dira laquelle de ces voies nous choisirons.

Conclusion

Une génération Covid ?

Y aura-t-il une génération Covid comme il y a eu une génération Sida ? Une génération du masque et de la distanciation sociale après celle du préservatif ?

Une jeunesse aux prises avec la mort et la crise économique au moment de quitter le giron parental, quand tout est à construire ? La génération Covid, c'est la génération Z, née entre 1997 et 2012, qui a expérimenté frontalement un ennemi invisible : cet ennemi l'a coupé pendant cinquante-cinq jours de toutes relations sociales et a obscurci son avenir professionnel. Elle en sortira forcément différente.

L'impact du confinement se révèle spectaculaire chez les plus jeunes, qui étaient pourtant les moins à risques au plan sanitaire, mais se savaient premières victimes d'une crise économique annoncée. Selon l'équipe de recherche *Bordeaux Population Health* (INSERM et université de Bordeaux) qui a mené une enquête pendant le confinement, 27 % des étudiants se déclaraient tristes, déprimés ou désespérés plus de la moitié du temps voire tous les jours contre 16 % chez les non-étudiants ; 40 % se sentaient fatigués ou sans énergie (contre 21 %) ; 30 % se voient comme des "perdants" (contre 15 %) ; 27 % se déclaraient « en permanence inquiets, de façon excessive » contre 16 % dans le reste de la population.

L'entrée dans une nouvelle configuration

Changer de paradigme, de modèle pour construire un monde nouveau, ça n'est pas simplement disposer d'idées nouvelles qu'on viendrait ranger dans les petites étagères de notre bibliothèque mentale, c'est modifier la structure même de notre pensée, c'est modifier la bibliothèque elle-même, ce qui est beaucoup plus délicat. C'est beaucoup plus délicat, parce que nous ne sommes généralement pas conscients de cette structure propre de notre pensée, que nous sommes donc aveugles à son cadre, nous ignorons ses limites.

Il est extrêmement difficile de conceptualiser ce que nous ne comprenons pas. Et si l'idée qu'il faut conceptualiser nous effraie, nous sommes prêts à nous battre pour que nos repères ne soient pas mis à mal. On a emprisonné, on a torturé, on a brûlé des scientifiques, il y a quelques siècles à peine, à l'époque de Galilée ou un peu avant. Le besoin de faire respecter l'ordre des choses était absolument impérieux.

Aujourd'hui encore, si on ne prend pas le temps d'y réfléchir, on ne saisit pas que l'ordre des choses est simplement celui que nous avons inventé en fonction de notre appréhension et de notre compréhension, limitée bien entendu, du réel. Cette idée-là est difficilement concevable parce que nous confondons le réel avec la perception que nous en avons.

À chacun de faire les efforts nécessaires pour corriger notre logiciel mental : notre avenir commun en dépend.

1 § 9 du chapitre « Pénombre », *Pour une école du gai savoir*, Les Cahiers de l'Égaré, 2005, p. 532.

2 Cf. *Le Monde* du 27 avril 2020.